

Commentaires

Number 20, October–November 1985

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/20345ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(1985). Review of [Commentaires]. *Nuit blanche*, (20), 21–31.



LA HAVANE POUR UN INFANTE DÉFUNT

Guillermo Cabrera Infante
Seuil, 1985, 22,95\$

Parodiant le titre d'une œuvre musicale de Ravel (*Pavane pour une infante défunte*), Guillermo Cabrera Infante, écrivain cubain vivant en Angleterre depuis vingt ans, donne d'emblée le ton, le coup d'envoi à ce qu'il appelle lui-même une «enfilade de souvenirs».

Le roman prend ici la forme d'une véritable odyssée amoureuse. Après nous avoir candidement avoué qu'il n'avait jamais monté d'escalier avant son arrivée à la Havane, le narrateur reprend le récit de son «éducation sentimentale» en ayant soin de respecter la chronologie de chaque palier. Avec un humour tantôt retenu, tantôt débridé, il nous livre les grandeurs et les misères de sa vie amoureuse (sexuelle), de la première étincelle aux feux d'artifice qui illumineront par la suite le ciel des Tropiques. On ne peut s'empêcher de penser à ces autres tropiques: celui du Cancer, du Capricorne, mais aussi à *Portnoy et son complexe* (P. Roth), au *Complexe d'Icare* (Erica Jong). S'il n'y a aucune allusion directe, une parenté d'esprit se dégage de ces pages: «Rien de vulgaire ne peut être divin, c'est vrai; en revanche tout ce qui est vulgaire est humain» (p. 342).

Comme chez Miller, la phrase, sitôt le premier mot lâché, s'emballe dans un rythme endiablé, invente au fur et à mesure le plaisir de dire, celui d'évoquer et de créer au fil des pages, s'amusant des mots comme de la vie (il faut ici souligner la qualité de la traduction). L'emploi des parenthèses, presque excessif par moments, donne l'impression d'une rage boulimique d'écrire.

En arrière-plan, la Havane des années trente, quarante, cinquante, soixante, avec les changements politiques et sociaux qui se trament et s'amorcent, avec ses cinémas, ses bars, son soleil implacable, ses rues et ses habitants, ceux qui y sont nés mais aussi ceux qui sont venus de la campagne. Cabrera Infante recrée pour nous l'atmosphère de cette ville avec un souci cinématographique marqué (le narrateur adore, pour plus d'une raison, les mystères qui s'opèrent dans les salles obscures).

Plus qu'à une quête de l'amour et de la femme, faut-il voir ici un désir effréné de vivre jusqu'à s'y engloutir comme le laisse présager la fin pour le moins surréaliste de cette odyssée?

Jean-Paul Beaumier

ANNÉES

Virginia Woolf
Biblio, 1985, 9,95\$

Lire Virginia Woolf, pour moi, c'est quitter Montréal. La connivence est tellement forte que j'en demeure muette devant le commentaire à écrire. Je pense à Barthes lorsqu'il dit: «On échoue toujours à parler de ce que l'on aime.»

Années est l'œuvre d'une recherche d'équilibre; monde intérieur et vie extérieure mêlés. Je pense au mot *symbiose*. Virginia Woolf écrit à merveille combien le temps nous est mystère, comme cette notion nous échappe, nous qui ne fai-



sons que la traverser. Un roman saga, celui de la famille Pargiter de 1880 à 1936 habitant Londres. Les enfants grandissent, se dispersent. Vient la guerre. Absences et petites misères. Mais Éléonor, l'aînée, le pilier, ne déserte pas, elle se fait mémoire et poursuit ceux qui vont s'exiler jusque sur les terres d'Afrique. «Ma vie? pense-t-elle. Mais je n'en ai pas. Une vie, ne devrait-ce pas être quelque chose que l'on pourrait manier et présenter?» Éléonor, tout en prenant de l'âge, cerne à la seconde près ce qui fuit le regard humain. Où est Delia et que fait Milly? Éléonor déborde de curiosité, elle appartient à la race des sans habitudes.

Au temps présent, au terme de l'histoire, toute la famille se réunit. Des inconnu-e-s. La mondanité. Éléonor regarde un couple rentrer chez soi lorsque l'aube se lève... D'une simplicité désarmante. Virginia Woolf, à lire absolument.

Johanne Jarry

MUSIQUE FUNÈBRE

Lars Gustafsson
Presse de la Renaissance, 1985

C'est une musique funèbre que nous joue un romancier suédois dont *La mort d'un apiculteur*, paru en français en 1983, avait

été accueilli avec un étonnement admiratif tant par la critique que par le public. Une petite musique qui nous serre le cœur et nous déboussole, avec ses recoupements et ses retours en arrière. Lars Gustafsson nous fait prendre des chemins détournés, peut-être parce qu'il sait trop bien où il va.

Trois vies, trois destins, qui auraient pu être autres. Qui se sont croisés, perdus et se retrouvent dans le souvenir du narrateur, Jan Bohman, arrêté quelque part au bord du fleuve Sénégal pour avoir aidé deux hommes à passer en Guinée-Bissau. Sa vie à lui d'abord, jeune poète prometteur des années cinquante, devenu bilingue en Afrique, en marge du monde ordinaire, en marge surtout de la trajectoire qui lui était tracée dans sa Suède natale. Celle d'Ann-Marie, son amour de jeunesse, qui a eu une brève heure de gloire comme chanteuse d'opéra et assiste avec une sorte d'indifférence à sa mise au rancart. De toute manière, n'a-t-elle pas toujours eu le sentiment de ne pas faire partie du jeu, d'aucun jeu? Et puis il y a Hasse, leur ami commun, devenu physicien nucléaire aux États-Unis, qui se sent comme séparé de sa propre existence.

On sent une fissure dans ces trois vies. Quelque chose a été perdu, un jour, quelque part. Et c'est peut-être ce qui donne au roman de Gustafsson cette tristesse en sourdine qui fait que plus rien n'est tragique. On y trouve aussi de forts accents de nostalgie. Nostalgie des années cinquante, d'une époque qui, entre la fin de la guerre et l'agitation de la décennie suivante, semblait baigner dans un «état de grâce». Mais, encore plus peut-être, nostalgie d'un instant où le dessin de ces trois vies n'était qu'une ébauche, ouverte à tous les possibles: «le court été de l'imagination».

Par petites touches, le romancier mélomane nous entraîne dans une méditation sur la vie, l'amour, les départs, ♦

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

commentaires



la mort. Il pince une corde qui continue à vibrer en nous une fois le livre fini et nous laisse le cœur serré, avec le sentiment d'avoir découvert une voix qui sonne tellement juste!

Vonik Tanneau



HISTOIRES GRIFFUES

Jean Muno
L'Âge d'homme, 1985

À soixante et un ans, Jean Muno est devenu dans la littérature fantastique de langue française un auteur qu'on attend. Encore faut-il être à l'affût car il a multiplié les lieux d'édition ces dernières années: le Cri pour *Les petits pingouins* (1981),

Jacques Antoine pour *L'Histoire exécration d'un héros brabançon* (1982) et *Caméléon* (1983), Paul Legrain pour *Entre les lignes* (1983) et *L'Âge d'homme* pour les toutes récentes *Histoires griffues*. La distribution n'arrive hélas pas toujours à tenir le rythme.

Cette abondance manifeste ne doit pas être interprétée comme un largage de textes tous azimuts de la part de celui qui a trop longtemps laissé sa carrière d'enseignant le distraire de celle d'écrivain. Au contraire, on a l'impression que pour Jean Muno, tout reste à dire, que le meilleur de l'oeuvre se construit maintenant. La sobriété de l'écriture ne saurait être confondue ici avec la phrase à petit budget que l'expression très souvent sert à désigner. Peut-être faudrait-il même parler de retenue — qui est affaire de distanciation —, de ménagement dans la ligne dramatique. Les divers narrateurs du recueil n'ont souvent que l'humour et le doute comme ressources et comme paroi contre les tenaces vingt-quatre heures d'une journée. Leurs ennuis (polysémie comprise) logent aussi dans la vingt-cinquième heure, celle des incubes et des larechs. L'art du nouvelliste consiste à alterner ces registres et à en user comme autant de révélateurs caractéristiques.

Tout un pan de la littérature fantastique contemporaine se montre réticent face aux mutations génétiques, aux densités exacerbées et aux pharmacopées à caractère récessif. Il suffit parfois de tracer le circuit parallèle d'un escalier et d'un ascenseur ou de coller une étiquette sur une boîte à lettres pour que la réalité soit menacée et que la comédie humaine tourne au vinaigre. De ces situations en apparence dérisoires, Jean Muno tire le meilleur et le pire, ce qui revient au même quand on autorise la littérature à mettre à mal les situations convenues.

Gilles Pellerin

Comment faire de beaux cadeaux sans magasiner?

PERIODICA vous suggère

Titres	Périodicité	Prix \$
☐ À suivre	12	42.55
☐ L'Analyste	4	35.00
☐ L'Autre Journal		
– Nouvelles littéraires	11	79.00
☐ Avant-scène du théâtre	20	93.00
☐ Des livres et des jeunes	3	9.50
☐ Égalité – revue acadienne	3	15.00
☐ L'Express (air)	52	91.00
☐ Géo	12	63.00
☐ J'aime lire (7 à 10 ans)	12	62.00
☐ Je bouquine (10 à 14 ans)	12	78.00
☐ Lettres soviétiques	12	22.00
☐ Lire	11	36.00
☐ Littérature chinoise	4	7.50
☐ Livre d'ici	10	10.00
☐ Magazine littéraire	12	44.00
☐ Notre histoire, mémoire religieuse des peuples	11	39.00
☐ Paris Match	52	77.00
☐ Québec français	4	14.00
☐ Spectacle du monde	12	70.00
☐ Vie des arts	4	18.00
☐ La Vie en rose	10	19.00

un abonnement,
un cadeau qui dure
toute l'année!

Écrivez à:

PERIODICA

C.P. 444, Outremont
Québec H2V 4R6
Tél.: (514) 274-5468

Commandes
téléphoniques
acceptées avec carte
de crédit, du lundi au
jeudi de 8h30 à 4h30.
Nous n'acceptons pas
les appels à frais virés.



LE BAOBAB

Wilma Stockenström
Rivages, 1985, 9,95\$

Un baobab est un arbre à tronc énorme d'Afrique tropicale. C'est au creux de ce tronc qu'elle se tapit. Les petits hommes à la peau jaune qui l'ont découverte, semblent la prendre pour quelque déesse car ils lui apportent des présents et de la nourriture. Elle vit autour du baobab et défèle sa vie à petites bribes, à mesure que les souvenirs lui reviennent.

Le temps n'existe pas. Il n'y a qu'elle et son environnement. Elle vit repliée sur elle-même, attachant de l'importance à toute chose insignifiante: les fourmis, les clous en or que les petits hommes lui ont offerts, les perles qu'elle a trouvées, vestige sans doute du passage d'une tribu.

Elle n'a pas de nom, pas d'identité. Elle était l'esclave d'un homme riche qui avait organisé une expédition chimérique vers des lieux inconnus. Seule survivante, elle ne possède plus qu'une chose, son corps, sa seule richesse, sa seule raison de vivre. Que lui reste-t-il désormais? Ses enfants ont été vendus, sitôt sevrés. Elle ne sait rien d'eux. Elle ne sait rien de sa famille. Elle ne sait qu'une chose: elle est vivante. Le reste importe peu.

Le roman de Wilma Stockenström est étrange. D'abord parce qu'il évoque une contrée dont les mœurs, la végétation, les animaux et les personnes sont rarement décrits dans la littérature et, ensuite, parce qu'il n'y a pas de chapitres. Les chapitres permettent de faire une pause, de tourner la page vers quelque chose de nouveau. La vie d'esclave de cette femme habitant un baobab ne peut être divisée en chapitres. Elle n'a aucun espoir de tourner la page car sa condition d'esclave l'enchaîne, l'empêche d'aspirer à de nouveaux horizons: «Toi et moi, coq, nous sommes piégés.»

Wilma Stockenström écrit avec beaucoup de sensualité, d'une écriture serrée. Mais, pour comprendre l'Afrique du Sud, il faut lire au-delà des lignes. Par l'intermédiaire de cette femme sans nom dont on devine la couleur, elle ne fait que poser les prémisses d'un problème beaucoup plus grave.

Louise Caron

NOTES SUR LES
MANIÈRES DU TEMPS

Renaud Camus
P.O.L., 1985, 21,50 \$

Cent dix-huit petits chapitres (deux ou trois pages) sur le rituel social des échanges de politesses et d'impolitesses. Réquisitoire hautement personnalisé, tantôt badin, tantôt indigné, d'un homosexuel brisé par les mauvaises manières en général, et «l'oppression de la grossièreté» en particulier. L'observation est souvent fine et fait flèche de toute vulgarité.

Soupir: il était temps qu'on écrive cela...

Froncement de sourcils: ce livre est très français, et s'applique à merveille à une société où chacun s'ingénie voluptueusement à faire suer (quel euphémisme...) quelqu'un, quelque chose — un arbre, un chien, un passant, une concierge...



Un livre aux antipodes des idéologies courantes. Amusé. Vivant. Grinçant.

Un auteur parfois pompeux, et réglant des comptes personnels qui font hausser les épaules. Pire: sachant aussi très mal écrire...

Un livre tonifiant tout de même, à la recherche d'un «art de vivre», et qui nous change un peu du courant de violence généralisée que charrient, entre autres, divers groupes mongols et heavy-mental...

Un bon livre de vacances...

Richard Dubois

IL ÉTAIT DEUX FOIS LE
BARON LAMBERT

Suivi de NOUVELLES À LA MACHINE
Gianni Rodari
Messidor/Temps Actuels,
1985, 20,35\$

Parlant de ses débuts dans l'enseignement élémentaire, Gianni Rodari dira de lui-même: «... je crois avoir été un maître amusant: je racontais des tas d'histoires farfelues aux enfants: j'adorais chercher de nouvelles façons d'inventer des histoires et, chaque fois que j'en trouvais une, je l'expérimentais aussitôt en classe» (p. 10). À la lecture de *Il était deux fois le baron*

Lambert suivi de *Nouvelles à la machine*, publiés respectivement en Italie en 1978 et en 1973, on devine que ce plaisir ne l'a jamais quitté (Rodari est mort en 1980).

Reclus sur une île du lac d'Orta, dans les préalpes italiennes, le baron Lambert est affligé de vingt-quatre maladies répertoriées par ordre alphabétique: artériosclérose, arthrose, asthme... zona, dont seul son fidèle majordome Albert, qui ne se départit jamais de son parapluie (même quand il pleut), se les rappelle toutes. Une cure aussi miraculeuse qu'insolite rendra au baron santé et jeunesse au grand malheur de son neveu qui, lui, se meurt de toucher un héritage pour le moins alléchant: le baron Lambert possède vingt-quatre banques. La santé recouvrée du baron s'accompagnera d'une suite de rebondissements aussi incongrus que fantaisistes où le réel n'a d'autre valeur que contextuelle, géographique, Rodari s'amusant à raconter une histoire qui se fait et se défait au fur et à mesure.

Dans *Nouvelles à la machine*, le même esprit fantaisiste (qui n'est pas sans rappeler Boris Vian par moments) traverse les vingt et une nouvelles qui ont d'abord paru dans un quotidien italien avant d'être réunies dans un recueil. Il n'y a qu'à parcourir la table des matières pour s'en convaincre: «Popaul, Paul, Popaul ou Comment faire perdre aux enfants les mauvaises habitudes», «Crunch! Scrash! ou Les Martiens arrivent», «Les mystères de Venise ou Pourquoi les pigeons n'aiment pas l'orangeade», etc. Pour promoteurs que soient ces titres, les nouvelles finissent cependant par lasser. Leur rassemblement souligne peut-être trop leur ressemblance, les procédés employés (voire les tics), et la chute des textes n'est pas toujours réussie (on a souvent l'impression que l'espace initialement alloué pour la publication de ces textes en conditionne la fin). Là où Rodari donne le



meilleur de lui-même, c'est lorsqu'il parvient à fusionner les deux courants de pensée qui l'auront influencé (marxisme et surréalisme), comme le mentionne Roger Salomon dans la préface, dans des textes comme «Je vais vivre avec les chats» et «Le monde en boîte». On ne peut alors que regretter que cette fusion ne soit ici qu'accidentelle. Car ces petites histoires auraient gagné à être moins inoffensives.

Jean-Paul Beaumier

POUPÉES RUSSES

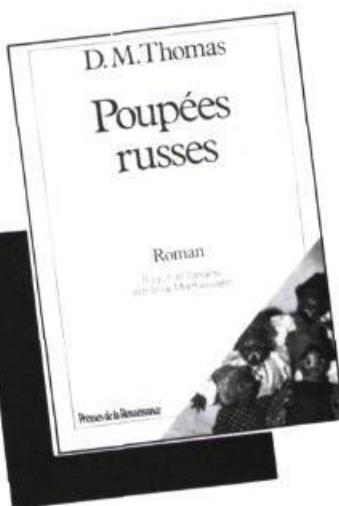
D.M. Thomas
Presses de la Renaissance,
1985, 17,50\$

Le bonheur qu'on éprouvait à la lecture d'*Ararat* était celui de voir s'inventer sous nos yeux un récit qui prenait justement l'improvisation pour objet et pour moteur. À partir d'une situation de départ (un écrivain russe tenu d'improviser toute la nuit pour un aveugle), Thomas emboîtait avec imagination et virtuosité une série d'improvisations-gigognes s'engendrant, se doublant et s'éclairant mutuellement, dans un jeu de miroirs et de mises en abyme déployé à l'infini.

Poupées russes, au titre significatif, poursuit ce qui

devra constituer un cycle romanesque, reprenant dans le cadre d'Olympiades de l'improvisation le dénouement laissé en suspens d'*Ararat*. Dans un style enlevé, à l'ironie mordante (qui ne gâche rien, au contraire), la principale concurrente, Corinna Riznich nous entraîne avec malice dans les tours-détours d'une fiction-labyrinthe assez noire, que Thomas entrelarde des prestations d'autres concurrents — qu'on aurait souhaitées plus substantielles —, des querelles de jury et de scènes de vie privée hors tournoi.

Si la construction est moins séduisante que celle d'*Ararat*, le sentiment grisant demeure d'une lecture au présent, d'un récit *en train* de se faire. Sentiment qui n'est pas pour rien dans la complicité immédiate qu'on éprouve à l'égard de ce qui n'aurait pu rester qu'une machine à fiction tournant à vide.



Mais on aurait tort de ne voir ici que pure dépense formelle, car, à l'encontre des tenants du Nouveau Roman, Thomas ne fétichise pas son dispositif. La cohésion est extrême entre la construction alambiquée du roman et les thèmes qui les travaillent: caducité de la notion de plagiat, rapports Est-Ouest, politique et idéologie, nécessité de la ruse et du men-

songe face à la vérité officielle — tout aussi mensongère — d'un régime totalitaire, d'où cette torsion qu'applique avec cynisme le poète Rozanov à ses propos pour déconcerter une censure vigilante mais bête, au risque de se perdre lui-même dans les rets qu'il tisse.

«Comme tous les improvisatori, lui-même compris, Corinna était pour le Russe une habitante des régions frontalières entre le fait et la fiction.» Comment ne pas céder à l'ivresse de s'aventurer sur ces terres de vertige?

(P.S.: contrairement à ce que dit l'auteur dans son avertissement, la lecture d'*Ararat* me semble nécessaire pour pleinement goûter *Poupées russes*).

Thierry Horguelin

REINE-MÈRE

Christine De Rivoire
Grasset, 1985, 16,95\$

Il était une fois, une bien trop belle histoire pour être vraie. Celle de Reine, surnommée Reine-Mère car il s'agit d'une mère qui a encore l'incroyable chance de régner sur ses enfants devenus adultes. Ses sujets: une famille, unie, comme se doit de l'être toute bonne famille bourgeoise bon teint, bon genre. L'amour paternel, à travers un jeune père séduit et abandonné, qui a la garde de son bébé. La violence, la délinquance, sous les traits déformés d'un jeune drogué qui s'en prendra au trésor canin de Sa Majesté. L'éclatement du couple, dans une sordide affaire de photographies pornos. L'homosexualité, personifiée par un couple d'antiquaires, des hommes de goût, raffinés, cultivés, en plus d'être fins causeurs et gastronomes. Et l'amour, toujours l'amour, qui comme on le sait est plus fort que la police. Bref, des sujets à problèmes qui (heureusement ou hélas) sitôt évoqués disparaissent comme par enchantement.



ment. On a le chic pour changer la citrouille de l'adversité en carrosse. On veut le bonheur à tout prix, surtout qu'au royaume de ce petit clan bourgeois, on en a les moyens. On sait vaincre la déprime à coups de fourchette magique à un souper fin chez des amis charmants. Et si je vous disais que cette belle histoire se termine dans l'allégresse générale sur un *happy end* à la Walt Disney, avec chiens délivrés de la fourrière. Le croiriez-vous?

Danielle Roger

ARTURO, L'ÉTOILE LA PLUS BRILLANTE

Reinaldo Arenas
Seuil, 1985, 10,30\$

«Homosexuels: les autorités cubaines ne les apprécient guère» peut-on lire dans un guide (Delta/Flammarion) à l'intention des touristes étrangers. Comme si leur présence, leur existence menaçait la Révolution, jetait une ombre sur son intégrité, insultait les valeureux barbus qui ont renversé le régime de Batista.

À la sortie d'un théâtre, Arturo, le narrateur, se fait interpellé par la police lors «d'un des habituels ratissages de jeunes hommes sous le curieux prétexte d'une cheve-

lure trop longue, d'une façon particulière de s'habiller, et surtout, de certains traits, de certaines manières...» (p. 32). Arturo se retrouve dans un autobus nolisé, en compagnie d'autres «tapettes», en direction d'un camp de travail pour homosexuels. Là le monde se divise en trois catégories: *eux* (les «tapettes», «aux gestes efféminés à l'excès, artificiels, grotesques...»), *les autres* (les surveillants, les supérieurs, «ceux qui se vantent, sans que ce soit trop sûr, de n'avoir eu, de n'avoir de rapports qu'avec les femmes, des super-femelles aux grandes mamelles...») et *le reste* («ceux qui se trouvent dans un enfer différent, dans les villages et les villes...»). Pour survivre, Arturo n'a d'autre choix que de devenir comme *eux*, comme «elles», et prétendre au titre de la Reine des Folles Captives, d'être l'étoile la plus brillante dans cet enfer carcéral. Mais il n'a qu'une idée en tête: s'évader, échapper à la folie et à l'image avilissante qu'*eux* et *les autres* ont maintenant de lui. Chaque moment est consacré à transformer l'inférieur en quelque chose de divin, à créer un monde idyllique.



Ce roman d'à peine quatre-vingts pages, écrit en une seule phrase pour mieux rendre l'insoutenable rythme de la vie carcérale et l'impression

de glissement qui s'opère, est pour le moins prenant, voire hallucinant par moments. Aux dures et implacables descriptions du camp se superposent celles d'un univers où tout n'est que perfection. Reinaldo Arenas, qui s'est exilé à New York en 1980, reprend ici, à sa façon, le constat que formulait le poète nicaraguayen Pablo Antonio Cuadra: «... une révolution qui perd ses critiques commence rapidement à stagner.»

Jean-Paul Beaumier

L'HEURE DE L'ÉTOILE

Clarice Lispector

Des femmes, 1984, 14,95\$

Je ne compte rien écrire de difficile, même si je dois user de mots de nature à vous sustenter. Cette histoire — déciderai-je avec un prétendu libre arbitre — comptera six ou sept personnages dont je ne serai pas l'un des moindres, bien entendu. Moi, Rodrigo S.M. Récit classique, car je ne veux pas adopter un style moderne ou forger des néologismes pour faire original. Aussi, contrairement à mes habitudes, tenterai-je d'écrire une histoire comprenant début, développement et grand final, suivi de silence et de pluie battante.

L'heure de l'étoile de Clarice Lispector procure un temps de lecture pour le moins déroutant.

L'auteur met en scène un écrivain de bonne fortune aux prises avec Maccabée, une jeune nordestine élevée dans la pauvreté. L'écrivain fabule mais Maccabée existe, des milliers de Maccabée logent dans des chambres miteuses à Rio de Janeiro. L'artiste piégé par les contradictions, les prédilections de la vie. Ironie? L'écrivain se laisse prendre par son personnage. Maccabée, malgré toute l'ignorance qui l'accable, Maccabée est capable d'existence, même si celle-ci ne tient qu'à un fil. Qui se soucie de Maccabée? Olimpico, le pre-



mier homme de sa vie, la trouve imbécile et sans ambition. La jeune nordestine est faite pour un petit pain et n'en demande pas plus. Olimpico, on s'en doute, la quittera assez rapidement sans même l'avoir dépuçée (toute la misère du monde n'a pas su étouffer le corps de Maccabée).

Vertigineusement absurde comme histoire. Vous avez d'un côté l'écrivain et sa phrase lyrique, et de l'autre l'estomac tout rabougri de Maccabée. Le choc des cultures, la dérision de l'art? Je ne sais pas, j'entends encore la dernière phrase me dire: «Au fond, elle n'avait rien été de plus qu'une petite boîte à musique désaccordée.»

Johanne Jarry

LE CHERCHEUR D'OR

J.M.G. Le Clézio

Gallimard, 1985, 17,95\$

Qui, dans ce monde dont les misères nous sont toujours davantage révélées que les grandeurs, oserait encore écrire un roman d'aventure? Il faut bien Jean-Marie Le Clézio pour avoir cette audace tranquille.

Et il ne s'agit pas de fausse représentation: Alexis est bien sur la piste d'un trésor enfoui dans une île de l'Océan Indien par un mystérieux corsaire. En ce sens, Le Clézio renoue magistralement avec une tradition qui

ne compte plus guère de représentants. Il imprime cependant à cette manière le cachet de la modernité: son roman avoue en effet son second niveau, qui est la recherche de l'essentiel.

Pendant trente ans, Alexis s'acharnera à décrypter le message secret devant le conduire à la fortune. Cette quête l'obligera à quitter tour à tour les femmes de sa vie: sa mère, sa soeur et complice Laure et, finalement, Ouma, cette quasi-déesse surgie de la montagne pour apaiser sa fièvre. Ce n'est que parcimonieusement que se révélera à lui le sens véritable de sa recherche. La simplicité grandiose de la nature agira comme inspiration et comme catalyseur de cette démarche. La traversée d'expériences pénibles comme la spoliation du bien familial, la rupture avec une société aux visées misérablement colonisatrices, la participation à la Grande guerre, cette guerre des autres, n'a jamais autant d'impact sur la conscience d'Alexis que la contemplation du ciel, le compagnonnage discret d'Ouma ou l'attrait de la mer.



Le chercheur d'or est un roman splendide et plein, débordant de cette richesse intérieure qui est la marque de Le Clézio.

Denise Pelletier



PARIAS
Pascal Bruckner
Seuil, 1985, 19,95\$

Un territoire à la fois réel et mythique offert sans détour grâce à la plume d'un écrivain passé maître dans l'art de capturer les impressions les plus fugaces. Le périple dans lequel nous entraîne Bruckner est loin de ressembler au pèlerinage qu'ont pu faire quelques spiritualistes européens au début de ce siècle. L'Inde qui défraie cette chronique nous parle davantage du pays des «exploits» de Charles Sobraj que de celui de la quête de Carl Jung. De l'Inde la plus effrontément fastueuse du quartier des affaires de Bombay à la misère la plus abjecte des bordels de New Delhi en passant par le Goa de la fin des utopies occidentales, l'univers présenté au lecteur est excessif en tout point. Les seuls personnages suffiraient à créer un climat d'étrangeté dans n'importe quel décor. Il nous est impossible de passer sous silence cet agronome américain devenu gourou pour mettre en oeuvre sa solution aux problèmes indiens ou encore ce jeune archéologue français qui tente de s'affranchir d'une mère envahissante par tous les moyens pour finir par s'enticher d'une vache après avoir tenté de donner son corps à un hôpital pour insectes. Tout ce beau monde y compris le narrateur et son ami Julien, l'écrivain imaginaire vouent un culte

démésuré à *Mother India* et celle-ci le leur rend bien en les emportant tous dans le giron de sa démente. Ce quatrième roman de Pascal Bruckner, connu surtout comme essayiste (*Le nouveau désordre amoureux*) le place parmi les écrivains français les plus modernes quant aux thèmes qu'il aborde. Dans une langue précise, il arrive à donner couleur à tous les événements en se gardant bien d'éviter le piège du prêchi-prêcha. Une aura d'amoralité plane sur cette autopsie de la perte. Toutefois, l'auteur a peut-être un peu forcé le hasard: on ne se rencontre pas à tous les coins de rues dans un pays de 750 millions d'habitants.

Pierre Hétu



LA GRANDE ROUE
Jacques de Decker
Grasset, 1985, 15,95\$

Ça ne rate jamais: je parlais de Bruxelles à quelqu'un qui songe à y aller, je lui vantais le Quai au Bois à Brûler, le baby-foot à Schaerbeek et la krik Rodenbach (pression) de seize heures, bien mousseuse, veloutée comme ça n'est pas permis à une bière, quand mes yeux tombent sur le plus récent ouvrage de Jacques De Decker. Le bandeau est large, rouge, on ne peut le manquer: «À Bruxelles, ville magique...». Une coïncidence comme celle-là, on se dit que ça se fête, à moins d'être le dernier des malapris envers soi-même!

Seulement, il y a un petit problème: le bandeau est trompeur. Il n'y a pas vraiment de magie spécifiquement bruxelloise qui opère dans le roman. Il n'y a pas de secret révélé, de ces secrets comme en ont les villes que la littérature a aimées. En revanche, le titre, sobre, rend parfaitement compte du livre, de ce circuit rotatif qui, d'un personnage à l'autre, dessine un cycle complet du type «Élisabeth et Sabine», «Sabine et



Patrick», «Patrick et...» jusqu'au retour sur Élisabeth. Ces vases communicants présentent les personnages en couples (les amies d'enfance, la mère et le fils, le client et la prostituée, etc.) dans une séquence de leur relation et pas nécessairement au moment le plus croustillant. Le clin d'oeil à la grande roue d'une foire est sans supplément.

Cette structure un peu évasive pose un problème de densité. Les personnages sont d'abord introduits extérieurement avant d'attirer la conscience narrative à eux, c'est-à-dire que le regard lecteur d'abord posé sur eux se déplace vers quelque chose qui, tout en restant de l'ordre du il/elle s'approche du je. Cela fait, ils disparaissent, mettant en péril le trajet de lecture de ceux qui attendent d'un roman des personnages éloquents, forts, fouillés. Un quart de tour et puis s'en vont: *La grande roue* est le roman d'une figure.

Gilles Pellerin



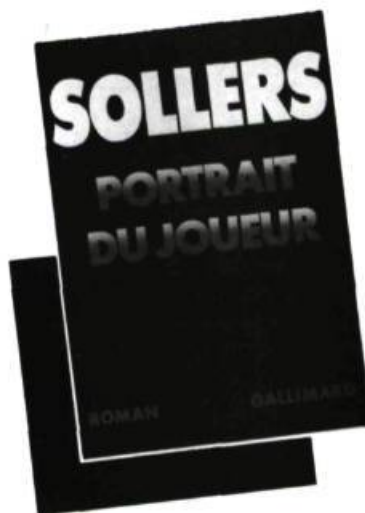
PORTRAIT DU JOUEUR
Philippe Sollers
Gallimard, 1984, 21,00\$

«J'ai mis ma vie en dehors de la vie, et maintenant je suis au spectacle» (p. 255), nous dit

Philippe Diamant/Sollers, narrateur et portraitiste, sujet et objet de la narration. Le dédoublement n'est évidemment pas accidentel, pas plus que n'est illusoire le spectacle auquel est également convié le lecteur qui, à son tour, doit accepter d'entrer dans le jeu.

Portrait d'un écrivain donc qui revient dans sa ville natale (Bordeaux) pour n'y retrouver que des souvenirs, quand ce n'est pas simplement le vide (celui laissé par la démolition de la maison familiale entre autres). La mémoire devient ici agent de l'action, fil d'Ariane qui permet de relier les différents traits du joueur, tantôt empruntés au grand-père maternel, tantôt à la mère, et même à Michel de Montaigne, à Sade.

De retour à Paris, Philippe Diamant ne retrouve que le même vide apparent qu'empruntent à la fois les gens et les choses pour se donner l'illusion d'exister. Intervient ici la relation avec Sophie, jeune médecin de Genève, où l'érotisme — qui s'inscrit d'emblée dans le jeu — fait contrepoids à l'ennui, au mensonge, à la mort.



Portrait d'une époque également, la nôtre, qui tend à tout normaliser, à tout niveler, de la naissance à la mort, qui rejette toute littérature qui n'est pas le reflet de ce qui existe vraiment, ♦

ou qui nomme ce qui ne devrait pas l'être: «Il y a deux résistances en forme de répulsion automatique de la part du vivant, du lecteur: la pornographie et les points de suspension. Ils ouvrent un livre, ou bien ils sont dans la vie, c'est la même chose, ils ne peuvent pas supporter: a) le choc porno direct b) la phrase qui reste en suspens, allusive. Comme s'il s'agissait de la même déstabilisation de leur système de perception...» (p. 223).

On aura deviné que c'est sur cette double résistance que table le joueur.

Jean-Paul Beaumier



HISTOIRE D'OMAYA

Nancy Huston
Seuil, 1985, 15,75\$

«Mais la vérité dépassait de si loin tous ces faits que je n'ai pu la dire qu'en la taisant.» On ne sait pas encore, on pense, dès les premières pages, à quelque chose de brûlant, qui ne laissera pas intact. Tel était l'objectif que s'était fixé Nancy Huston en écrivant ce livre. Un viol. L'auteure, bien connue pour ses interventions féministes, relève un défi émotif de taille: comment ne pas verser dans le mélodrame et niveler un sujet aussi à vif, controversé. Chapeau Nancy.

Omayra est excentrique, Omayra est comédienne, Omayra est-elle folle? Omayra n'est pas comme les autres. Omayra s'est-elle réellement fait violer? Au tribunal, on doute de tout, on fouille l'intimité, sans pudeur. Mais nous savons qu'Omayra est femme violée pour la vie. Stupeur. On voudrait la voir perdre la mémoire. Tout effacer. S'il nous était possible d'ignorer l'histoire d'Omayra, on pourrait croire à une histoire. Mais voilà, la plume de Nancy Huston est sans compromis. On parle ou on se tait. Une écriture fragmentaire nous murmure des tranches de vie. Des décou-



pures, des déchirures mais pas de mélo. «Jurez de dire la vérité, toute la vérité...» À qui appartient-elle cette vérité?

Johanne Jarry



SCARLETT, SI POSSIBLE

Katherine Pancoll
Seuil, 1985, 16,95\$

On pense plutôt «Katherine, si possible...» car Katherine Pancoll, journaliste, jeune, intelligente et belle, prouve assez que tout est possible... Son roman, amusant, ça doit être un peu beaucoup elle, donnant sa fantaisie à Juliette, son ambition à Martine, son métier à Bénédicte, donnant aussi à ces trois

filles qui montent à Paris en 1968, à l'aube de la vingtaine, des espoirs fous, des rêves qui correspondent peu à la réalité (surtout en ce qui concerne les princes charmants), des envies de conquérir le monde qui nous les rendent fort sympathiques. Et puis aussi, une amitié comme celle qu'on se souhaite, des chagrins comme ceux qu'on a vécus, des crises d'identité et des fous rires. Katherine, on a plus envie d'écrire Katherine que Madame Pancoll a de l'esprit, un sens aigu de l'observation et une vitalité tonifiante. Un livre qui incite au travail buissonnier...

Christine Brouillet



DE GUERRE LASSE

Françoise Sagan
Gallimard, 1985, 13,95\$

Il y a de ces personnages auxquels on ne peut résister. Charles est de ceux-là. Plus doué pour l'amour que pour la guerre, il fait partie de cette espèce rare et fort recherchée «des hommes à femmes». La guerre ne l'intéresse pas; pour lui, ce n'est qu'un de ces vices stupides (comme le sport), aux quels s'adonnent les hommes. D'ailleurs, Charles aime trop la vie en plus de vouer un véritable culte à la femme «son double», «sa maîtresse». Possédant cette autre intelligence, celle des sens, il a la faculté de puiser en lui et de provoquer chez les autres cette obéissance de l'esprit au corps, cette sagesse animale quand le désir est roi. Et, parce qu'il a «le désir contagieux», on ne peut que se rendre «de guerre lasse». Comme Alice qui abandonne toute résistance — la sienne et celle de la guerre — en cet été 42. On se laisse séduire par cet étranger qu'est le personnage de roman. À quoi bon résister lorsque l'auteur sait si bien nous conduire de l'autre côté de la réalité. Alors, traversant la frontière des mots, nous nous retrouvons au centre de cette scène champêtre peinte sur le



fond gris de la guerre et nous demeurons prisonniers de cette toile tissée d'amours et de haines le temps d'une éducation, sentimentale pour Alice, littéraire pour nous.

Danielle Roger



UNE EXTRÊME ATTENTION

Mireille Best
Gallimard, 1985, 15,95\$

«... il suffit de si peu entre les gens pour établir d'irréductibles distances...» écrit Hélène dans «Psaume à Frédérique», long poème épistolaire sur l'impossible amour entre deux femmes. C'est cette distance, ce qui la fait naître et la maintient, qu'explore Mireille Best dans les six textes réunis sous le titre d'*Une extrême attention*. Six variations sur le thème de la rencontre, du désir, et de la solitude comme résultante de ce qui ne parvient pas à être.

Le ton, le rythme, l'atmosphère important ici davantage que l'action qui ne demeure qu'un prétexte, un cadre tantôt réel, tantôt irréel. L'univers exploré est celui de la mémoire où est inscrite la douce hypocrisie des gestes retenus et des silences.

Dans «Mémoire écrivain» et «La conversation», les deux

commentaires

nouvelles les plus courtes et les plus intenses, une femme dénonce la fausseté habilement voilée de sa relation avec une autre femme, de leur soi-disant amitié. Une fois de plus, la rencontre n'est que superficielle, n'existe vraiment qu'en autant que toutes deux respectent le jeu, ne sondent pas trop le silence tendu entre elles comme un tulle pour se protéger de la lumière trop crue, trop violente de ce que l'une d'elles nomme réalité. L'ironie fait ici place à une violence sourde qui pourrait tout emporter si elle explosait. Mais: «Nous sommes des femmes remarquablement bien élevées» conclura la narratrice de «Mémoire écrivain».



PORTRAITS SOUVENIR
Jean Cocteau
Les cahiers rouges,
Grasset, 1984

On offre une chronique journalistique à Jean Cocteau, on veut des anecdotes, et certes ce monsieur est bien placé pour en poétiser quelques-unes. Les souvenirs font surface à mesure que l'article s'écrit, sans tenir compte de l'ordre chronologique, ni de l'importance des personnages qui ont marqué sa vie.

Magnificence d'une année nostalgique où l'on découvre Villefranche, le rire des amis dispersés qui fait écho jusque sur la page pour que Cocteau les dessine. Petit livre où les grandes figures se côtoient, traits sensibles pour Sarah Bernhardt, Isadora Duncan, Colette et bien d'autres.

Portraits souvenir est un livre d'images, sans prétention, il nous transporte délicatement, avec la grâce que donne les années chéries. Je pense à Proust, à «l'ombre des jeunes filles en fleurs»... Les souvenirs de Cocteau sont de petits voiliers qui tanguent sous le clair de lune de Villefranche. On n'en demande pas plus.

Johanne Jarry



Dans ces six textes, l'écriture se déploie lentement, si lentement qu'on a parfois l'impression que le regard demeure immobile sur la page. Écriture avant tout intérieure qui explore, avec une *extrême attention*, les états d'âme, l'amour laissé pour compte; écriture qui emprunte le rythme de la mémoire, qui dénonce un certain code moral, le silence comme talisman d'une amitié.

Un recueil qui en séduira certains et qui en déroutera beaucoup d'autres.

Jean-Paul Beaumier

NOUVEAUTÉS

Le vampire de Curitiba
Dalton Trevisan
A.M. Métailié, 14,95 \$

La danse immobile
Manuel Scorza
Belfond, 15,95 \$

La tête d'Alvise
Lina Wertmüller
Belfond, 15,95 \$

Un homme obscur
Marguerite Yourcenar
Gallimard, 14,95 \$

Octobre
Christopher Isherwood
Rivages, 10,95 \$

Une maison pour Monsieur Biswas
V.S. Naipaul
Gallimard (L'Imaginaire), 11,75 \$

Avec mon meilleur souvenir
Françoise Sagan
Gallimard (Folio), 2,95 \$

Sur les bords de la Gartempe
Régine Deforges
Fayard, 19,95 \$

Les papiers de Walter Jonas
Baptiste-Maurey
Actes Sud, 29,05 \$

Une apocalypse tranquille
Kenneth White
Grasset, 16,95 \$

Pour l'amour de Finette
Remo Forlani
Gallimard (Folio), 4,95 \$

Niembsch ou l'immobilité
Peter Härtling
Seuil (Points), 6,25 \$

Les chemins de Bourges
Solange Fasquelle
Livres de poche, 5,50 \$

La Princesse Blanche
Maurice Baring
10/18, 11,75 \$

La capitulation
Evelyn Waugh
10/18, 7,25 \$

Lune de printemps
Bette Bao Lord
Livres de poche, 6,50 \$

